

Il était une fois...

Michèle Vincelette

Numéro 80, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26894ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vincelette, M. (1996). Il était une fois.... *Jeu*, (80), 173–176.

Michèle Vincelette

Il était une fois...

Le conte, parce que...

Amatrice gourmande de culture, il m'est impossible de concevoir un monde sans art et sans artistes, un univers sans création et sans créateurs. J'aime tout, mais j'ai un faible pour le cinéma, le théâtre et... le conte. Le conte ? À quoi sert cette forme orale du récit, à une époque peuplée d'écrans où l'œil est continuellement bombardé d'images toutes faites ? On s'imagine mal en train d'écouter un conteur, sur une scène nue, qui n'a que sa voix, ses mots, et parfois un instrument de musique, pour titiller notre imagination et nous séduire. On va s'ennuyer. Les histoires, c'est pour les enfants.

Quand je vais au théâtre, j'assiste à une « représentation » : je vois le même décor, les mêmes costumes et les mêmes comédiens que les autres spectateurs. Quand j'assiste à un spectacle de contes, j'invente ma propre « représentation », mes propres images, mon propre décor. L'acteur fait une mise en place dans l'espace scénique alors que le conteur fait une mise en espace dans l'imagination de l'auditeur-spectateur. Ainsi, le rapport jeu-espace-public n'est pas le même. L'acteur est au service d'un texte, d'un metteur en scène et de la technique scénique. Le conteur est en même temps le met-



Le conteur sénégalais
Mamadou Diallo.

teur en scène et le meneur de jeu. Habité par l'histoire qu'il raconte, il crée tout à partir de sa voix, le temps et l'espace. Le sens est dans le texte ; je ne cherche pas à tout comprendre ; je me laisse bercer par le climat, l'intonation, les mots, les gestes du conteur. Dans le conte, je retrouve la magie du spectacle dépouillé de son apparat.

Drôle d'histoire

Une fois, c'était un gars plutôt silencieux, mais... il aimait raconter des histoires. Véritable boîte à malice, sa tête était toujours remplie d'idées et d'images. Parfois, la boîte s'ouvrait et un long ruban de mots s'en échappait. Il s'en emparait et le transformait en récit de vie, ou en conte fantaisiste ou fantastique. Mais il n'y avait pas beaucoup d'oreilles pour l'écouter. Un jour, il entendit dire qu'un festival du conte en France organisait un concours de conteurs. « Et si j'allais y voir de plus près ? » Aussitôt dit, aussitôt fait. Le voilà sur scène, à Grenoble, en train de raconter devant un vrai public qui l'écoute religieusement. Il fait la connaissance de conteuses et de conteurs venus de différents pays de la francophonie. Gagnant du concours, il est invité à participer au prochain festival à titre de conteur professionnel ! Il revient au Québec, son sac rempli d'histoires et de noms de conteurs, des rêves et des idées plein la tête. « Et si j'organisais un festival du conte à Montréal ? » Aussitôt dit, aussitôt fait. Enfin... les choses ne sont jamais aussi simples. Il a fallu convaincre les subventionneurs, les responsables des lieux de diffusion et... attirer le public. Cela se passait il y a quatre ans¹.

La dernière histoire

Il était une fois un roi. Chaque soir, son conteur poursuivait l'histoire qu'il n'avait pas terminée la veille. La millième nuit, il raconta *l'Oiseau de feu*. Aussitôt, le roi s'écria : « Scribe, arrêtez la machine à mémoire. Gardes, emparez-vous du conteur et tuez-le sur-le-champ. » « Mais, sa Majesté, que se passe-t-il ? » « Ce soir, tu es arrivé au bout de ta mémoire car *l'Oiseau de feu* est la première histoire que mon scribe a enregistrée. Tu dois donc mourir, puisque tu n'as plus d'histoires à raconter. Je vais te confier un secret. Tu parles avec des mots ordinaires, mais dans ta bouche, ces mots se transforment en enchantement. Un jour, j'ai eu peur que tes paroles disparaissent avec toi et j'ai ordonné à mon scribe de les graver sur une machine spéciale afin qu'elles ne soient jamais oubliées. Tu es coupable du crime de perte de mémoire dont tu aurais été affligé, un jour ou l'autre. Maintenant, je n'ai plus besoin de tes services ; tu peux donc mourir, puisque tes histoires sont immortalisées. » « Mais, mon roi, je ne vous ai pas encore raconté *Mon histoire secrète*. » Le roi consentit à l'écouter et, une fois de plus, il se laissa bercer par le charme des mots, oubliant tous les soucis de son royaume. Il en fut ainsi du public de la petite salle de la maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce, venu entendre Dan Yashinsky, un conteur de Toronto, raconter l'histoire qui lui a sauvé la vie (*The Storyteller at Fault*).

1. Le Festival interculturel du conte a connu jusqu'ici trois éditions. La prochaine aura lieu en octobre 1997. Michèle Vincelette est la compagne de Marc Laberge, fondateur du Festival. NDLR.



Le conteur québécois
Marc Laberge. Photo :
Jean-François Gratton.

Les Décrocheurs d'étoiles

Cette nuit-là, ils venaient d'Acadie, du Québec, de Suisse, de France, de la Martinique, du Sénégal. Ils avaient pour nom Anselme Giasson, Viola Léger, Oro Anahory, Jocelyn Bérubé, Michel Faubert, Marc Laberge, Alain Lamontagne, Joujou Turennes, Philippe Campiche, Jean-Claude Desprez, Daniel L'Hommond, Élie Pennont et Mamadou Diallo². Réunis à la crypte de Pointe-à-Callière, ils allaient refaire le monde, l'inventer, nous le faire découvrir ! Nous allions parcourir de grands espaces à cheval, à dos d'âne, sur une plaque de glace soulevée par des canards surpris par la première gelée. Mais, surtout, voyager à pied : « Marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher, on fait beaucoup de chemin. » (Campiche)

Afin de pouvoir accéder aux récits, ces « Messieurs / Dames / Société » devaient d'abord en trouver la clé. Pour certains conteurs, le secret se cachait dans des formules comme « Et cric. Et crac », « Est-ce que la cour dort ? Non, la cour ne dort pas », « Un conte ? Raconte ». Pour d'autres, le prélude était une comptine, une chanson, un air d'accordéon ou de scie musicale. Ainsi, la porte du conte s'étant ouverte comme par magie, l'histoire pouvait enfin commencer.

Il ne pleuvait ni ne neigeait dans les histoires. À vrai dire, on ne savait pas souvent le temps qu'il faisait. On ne savait pas non plus avec précision à quel moment l'histoire se passait. Ça commençait par « Une fois » ou « C'était, il y a longtemps ». Les conteurs ne décrivaient ni les lieux ni les personnages. Ils se contentaient de nous dire que ça se passait dans un château, à la cour, dans le bois, dans une maison ; que c'était une vieille femme, une belle jeune fille, une grosse laide, un roi, une fée, un gars qui s'appelait Ti-Jean – un des grands héros du conte québécois, rusé, débrouillard, qui parcourt le monde –, une créature – mot dont la signification variait selon l'intonation du conteur.

Les héros des contes étaient surtout des hommes : pauvre, brave, rusé, aventurier, tailleur, forgeron, roi, meunier. Les femmes, elles, jouaient plutôt un rôle secondaire,

2. Ce grand conteur sénégalais est décédé subitement en octobre dernier. Ce texte lui est dédié.

et on les disait souvent infidèles ou cruelles. Bien sûr, les fées jetaient de bons ou de mauvais sorts, les belles princesses épousaient un Ti-Jean aventurier ou un grand prince, comme la pauvre Cendrillouse – amalgame de Cendrillon et de Peau d'Âne –, qui se transformait en ravissante jeune femme grâce aux bonnes fées. Étonnamment, la mort hantait plusieurs récits. Vêtue d'une grande cape noire, la tête cachée par un immense capuchon, une faux dans la main, la Mort se plaignait de faire un sale boulot. Déjouée par la ruse d'un Jean-le-Vigneron, elle s'est retrouvée prisonnière dans un tonnelet, ficelée et enfermée dans une « garde-robe » par Sisyphe, dans le conte *rock'n'roll* d'Alain Lamontagne, emprisonnée dans les branches d'un poirier dans un conte normand. Mais voilà, quand la mort ne travaille pas, les gens ne meurent plus ! Je vous laisse deviner la suite. Aussi, lorsque la mort fut enfin délivrée, elle faucha des milliers de personnes d'un seul coup, provoquant des hécatombes épouvantables, que les hommes nommèrent « la peste ». Dans le conte africain, on retrouvait aussi des rois, des princesses et des vieilles femmes, mais les véritables héros étaient des animaux dotés de la parole – lièvre, singe, boa ou hippopotame –, qui nous livraient des leçons de fraternité et de sagesse.

Dans certains récits, la fin bouclait la boucle et nous ramenait à la source du conte. « Avec le petit bout de fil qui était encore bon, le tailleur a fait l'histoire que je viens de vous raconter » (Campiche). « La source de tous mes souvenirs est là, et il a toujours fallu que je retourne dans le bois et que je raconte des histoires » (Laberge).

Ce soir-là, tout était possible... L'auditoire était grisé par les voix des conteurs, qui nous avaient touché le cœur et l'âme. Mamadou Diallo, par exemple, avec sa voix chaude, cuivrée, envoûtante, remplissait l'espace et nous hypnotisait. Ces intonations, dont Diallo jouait avec l'art d'un maestro, se sont gravées dans nos mémoires. D'autres conteurs utilisaient les onomatopées, les répétitions, ou faisaient des bruits avec leur bouche. Quand les images se seront diluées et que le conte sera oublié, toujours nous restera l'accent savoureux de Viola Léger, le timbre chantant de Daniel L'Hommond, les archaïsmes d'Anselme Giasson, la voix vibrante de Jocelyn Bérubé, le ton complice et espiègle de Michel Faubert.

Les conteurs sont bavards... Comme on dit en Côte d'Ivoire : même quand le cadavre est beau, il faut quand même l'enterrer. Les décrocheurs d'étoiles se sont tus, et l'auditoire s'en est allé, le cœur léger et la tête remplie d'images.

Ainsi finit le conte. Le premier ou la première qui le respire ira au paradis. ♦